

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

HOULE & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

LES DEUX FRÈRES

XIV

UN TALISMAN—(Suite)

— Camarade, dit-il à Nicolas, un troupier français n'a jamais refusé satisfaction à un homme qu'il avait offensé. Qu'en pense-tu ?

— Je pense comme vous, dit Nicolas. Seulement, je ne crois pas vous avoir offensé.

— Tu as refusé de me dire ce que tu avais vu dans la maison du Maure.

— C'était mon droit.

— C'est le mien de considérer ton silence comme une offense.

— A votre aise, camarade, répondit Nicolas.

— Alors tu refuses de m'en rendre raison ?

— Non, dit Nicolas. Si vous croyez avoir le droit de me demander satisfaction, je suis à vos ordres.

— Je n'aime pas les affaires qui traînent, reprit le zouave. J'ai deux amis à la porte. Si tu veux, nous allons nous expliquer tout de suite.

— Comme il vous plaira, dit tranquillement Nicolas.

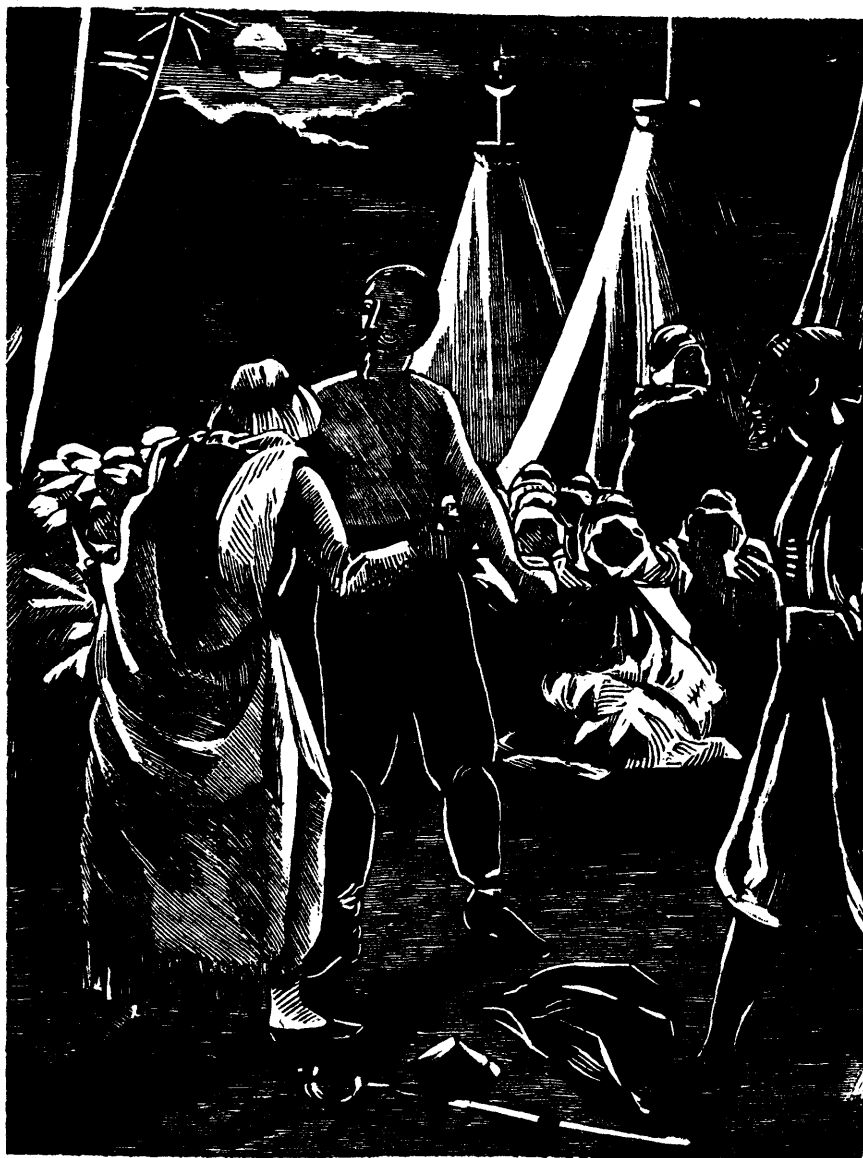
Il n'eut que l'embarras du choix ; tous les chasseurs qui se trouvaient dans le cabaret se disputèrent pour être ses témoins.

Le cabaret était près des remparts ; en quelques minutes, on eut trouvé un endroit solitaire, mis habit bas et le fit à la main.

Nicolas ne s'était encore battu que sur le champ de bataille. Il était aimé pour sa naïveté et sa douceur, dans l'escadron, et jamais il n'avait eu querelle avec personne.

Son adversaire, par contre, était une assez mauvaise tête et bretteur de profession. Il tirait très-bien.

Nicolas ignorait les premiers éléments d'escrime.



Qu'es-ce donc ? demanda le chef.

Mais la théorie du jugement de Dieu, c'est-à-dire du bon droit, n'est point, comme on le pourrait croire, une théorie menteuse. A la troisième passe, Nicolas, qui avait reçu trois égratignures, se fendit et jeta son ennemi par terre d'un seul coup d'épée. Les chasseurs ramenèrent en triomphe Nicolas, très-ému, et qui ne se calma un peu que lorsqu'on vint lui dire que le chirurgien avait affirmé que la blessure du zouave n'était pas mortelle. Cette petite victoire remportée par les chasseurs sur les zouaves aurait infailliblement amené d'autres querelles et d'autres rencontres sans un ordre du jour très-sévère des chefs.

Mais Nicolas vit s'accroître l'estime de ses camarades, et on lui fit une véritable ovation dans le régiment.

Le lendemain, il reçut ses galons de brigadier.

Nicolas était, nous l'avons vu, une nature essentiellement aimante, et, chez lui, le dévouement était une sorte de besoin. Il se prit d'une sorte de pitié profonde pour ce vieillard qui tremblait, devant les

vainqueurs, pour l'honneur de ses filles, et il se jura de les protéger. Il rassembla quelques-uns de ses camarades, leur fit une demi-révélation sur ce qu'il avait vu, et obtint d'eux le serment qu'ils lui prêteraient main-forte au besoin. Pendant huit jours, chaque nuit, un chasseur d'Afrique fit le guet dans la ruelle étroite où le Maure cachait son double trésor.

Mais, le neuvième, l'escadron de Nicolas reçut l'ordre de quitter Constantino le lendemain.

Heureusement, pensait Nicolas, les zouaves sont déjà partis.

Et comme il rôdait dans la ruelle, espérant rencontrer le vieux Maure, celui-ci l'aperçut et vint à lui. Le vieillard lui baisa de nouveau la main. Puis il recommença la pantomime, et, de nouveau, il répéta le nom de Ben-Aïssah.

Or, Ben-Aïssah, ce terrible premier ministre du bey Ahmeh, venait de faire la paix avec la France; il s'était soumis et rentrait à Constantino avec un commandement.

Alors le vieillard fit comprendre à Nicolas que les Français en qui il avait eu foi trompaient ses espérances, puisqu'il pactisaient avec le terrible ennemi de sa famille, Ben-Aïssah, le coupeur de têtes. Quo dès lors, pour lui, il n'y avait plus de sécurité à Constantino, et qu'il allait prendre la fuite après avoir mis en sûreté ses filles et ses richesses.

— Et où irez-vous? demanda Nicolas dans cette langue par signes, la seule que le Maure et lui pussent employer.

Le Maure étendit les bras, ce qui voulait dire :

— Au désert !

Puis il ouvrit son cafetanet prit à son cou un petit cordon de soie rouge auquel pendait la moitié d'un sequin, et le lui tendit.

Nicolas le prit sans trop savoir quelle pourrait être la valeur d'un semblable souvenir. Mais la pantomime du Maure fut si expressive que Nicolas finit par comprendre. Cette demi pièce de monnaie, c'était un talisman. Ce talisman lui serait utile un jour ou l'autre.

Et le Maure qui croyait à Mahomet, et le soldat français né sous le drapeau du Christ, se séparèrent en se montrant le ciel !..

XV

UN MESSAGE

A la longue, le régiment est une famille.

Il y avait six années que Nicolas était soldat; il y en avait deux qu'il était passé brigadier.

On touchait au mois d'octobre 1839.

Le brigadier Nicolas avait dans son régiment, où il était aimé de tous, deux amis intimes.

Chose assez bizarre ! le premier était un officier, l'autre n'était qu'un simple soldat. Le premier était fils de famille; il s'était engagé à dix-huit ans, s'arrachant à la vie parisienne, à l'existence du viveur, aux nuits du boulevard et aux cabinets du café Anglais.

Pour le jeune homme qui s'engage, il n'y a d'abord que la vie aventureuse, l'uniforme, dans l'avenir l'épaulette, et dans le présent le confort que permet une famille riche et puissante. Arrivé sur la terre d'Afrique, où l'on vit presque toujours en plaine, comme on disait il y a quinze ans, la rudesse du métier apparaît peu à peu. Il y a la corvée, il y a le passage des chevaux, le fourbissage des armes, etc.

M. de G..., l'engagé volontaire, fut fort heureux de rencontrer le bon Nicolas, qui se chargea d'une bonne partie de sa beso-

gno. Il était brave, mais il n'était pas rompu encore aux fatigues de la guerre; dans une rencontre avec les Arabes, il fut démonté, et, sans Nicolas qui lui donna son cheval, il eût été fait prisonnier.

Une autre fois, Nicolas reçut un coup de yatagan qui était destiné à M. de G...

M. de G... eut un avancement rapide. Il passa brigadier, puis maréchal-des-logis, et, au bout de cinq ans de service, sous-lieutenant. Mais il n'en demeura pas moins l'ami de Nicolas et continua à le tutoyer.

L'autre-ami de notre héros était, au contraire, un simple soldat, et il y avait gros à parier qu'il serait soldat toute sa vie.

C'était cependant un garçon assez instruit, très-brave, plein d'esprit et qui eût fait un brillant sous-officier. Mais il avait un vice, un vice indéracinable, il aimait l'absinthe et était arrivé à en faire un usage immodéré.

Quand il était pris de cette abominable boisson, le cavalier Rossignol, c'était son nom, devenait indiscipliné et passait toujours à deux doigts du conseil de guerre.

Il fallait toute l'affection qu'on avait pour lui dans l'escadron, pour qu'il eût pu l'éviter jusqu'alors.

On l'avait fait brigadier trois fois, et trois fois il avait été contraint de rendre ses galons.

Un soir, il s'était oublié jusqu'à lever la main sur un de ses chefs. Ce chef, c'était Nicolas.

Nicolas le prit par le bras et lui dit :

— Il est nuit, personne ne t'a vu. Je ne veux pas t'envoyer au conseil de guerre, tu serais fusillé.

Rossignol se dégrisa, prit les deux mains du jeune brigadier et lui dit :

— Maintenant, c'est entre nous à la vie et à la mort.

Et Rossignol avait tenu parole.

Quand l'escadron avait avec les Arabes un engagement, il y avait trois hommes qui ne se quittaient jamais, le cavalier Rossignol, le brigadier Nicolas et le sous-lieutenant de G... Ils eussent été faits prisonniers tous trois ensemble, ou tués plutôt.

Un matin, l'escadron de Nicolas était campé en plaine, à dix lieues au nord de Blidah, le commandant R... fit appeler le sous-lieutenant de G...

— Vous allez prendre dix hommes avec vous, lui dit-il, et porter ce message à Blidah, coûte que coûte.

L'explication des paroles du chef d'escadron était dans les événements de la veille et de la dernière nuit.

Les Hadjoutes, la plus féroce des tribus insoumises, cernaient le camp. Le camp se composait d'un escadron de chasseurs et de deux compagnies d'infanterie :

Pendant toute la journée de la veille, les Hadjoutes s'étaient approchés des palissades jusqu'à portée de pistolet. Deux vedettes, surprises à la tombée de la nuit, avaient payé de leur tête un moment de sommeil. A trois heures du matin les Hadjoutes avaient résolument attaqué le camp, mais ils avaient été repoussés.

Seulement, en s'en allant, ils avaient entraîné un maigre troupeau de vaches et de moutons destiné à la nourriture du camp.

Le sous-lieutenant de G... fit le choix de ses dix hommes. Le premier qu'il demanda fut naturellement Nicolas Sautereau, le dernier le cavalier Rossignol.

On sonna le boute-selle; neuf hommes s'élançèrent à cheval. Le dixième manquait à l'appel.

— Il est ivre ! murmura le sous-lieutenant qui déjà s'apprêtait à chercher un autre chasseur, lorsqu'on vit accourir Rossignol.

Il avait entendu prononcer son nom ; il avait compris vaguement qu'on avait besoin de lui. Mais M. de G... ne se trompait pas, il était ivre. Il s'était fort bien battu pendant la nuit et avait même reçu un coup de lance ; mais après le café du matin, l'absinthe avait repris ses droits, et le sous-lieutenant se contenta de lui dire :

— Va dormir, ivrogne !

Puis il désigna un autre chasseur pour compléter son petit détachement.

— Ah ! vous ne voulez pas de moi ? s'écria Rossignol.

— Non, tu es ivre...

— Eh bien, murmura le chasseur, j'irai tout de même.

Il rentra dans le camp et le détachement partit.

— Mais à peine M. de G... et ses hommes, après un quart d'heure de marche, atteignaient-ils un petit bois d'oliviers, qu'un cavalier, galopant ventre à terre, les rejoignit. C'était Rossignol.

— Mais malheureux ! s'écria M. de G..., tu ne te rends pas compte de ces actes !

— Je veux me battre, répondit l'indiscipliné.

— C'est une désobéissance qui prend les proportions d'une désertion, dit encore l'officier.

— Eh bien, dit l'entêté Rossignol, vous m'enverrez au conseil de guerre et on me fusillera.

— Cet homme est fou ! exclama le sous-lieutenant avec impatience.

— C'est possible, répondit Rossignol ; mais je ne veux pas laisser mon ami le brigadier Nicolas aller seul. Il lui arriverait malheur...

— Imbécile ! dit M. de G...

— Rossignol, dit Nicolas au cavalier, tu veux donc te mettre dans un mauvais cas ?

— Cela m'est égal !

— Et si je te supplie de ne pas pousser plus loin ta désobéissance, me refuseras-tu ?

Nicolas avait un grand empire sur Rossignol ; cependant celui-ci ajouta :

— Si je ne vais pas avec vous, il t'arrivera malheur.

Nicolas haussa les épaules.

— Eh bien, dit-il, j'aime encore mieux cela que de te voir au conseil de guerre.

Rossignol hésitait encore.

M. de G..., impatienté, s'approcha du récalcitrant :

— Rossignol, lui dit-il, prends bien garde. Je te parle comme un ami et non comme un supérieur. Si tu me forces à te punir, je ne pourrai plus empêcher les conséquences de ta punition.

Rossignol s'était complètement dégrisé ; mais il était pâle et ses yeux étaient pleins de larmes.

— Vous le voulez ? dit-il.

— Oui, je le veux ! répéta l'officier.

— Vous verrez qu'il vous arrivera malheur, murmura le pauvre chasseur.

Et il tourna bride et reprit le chemin du camp, tandis que le petit détachement continuait sa route.

Nicolas avait rangé son cheval à côté de celui de l'officier.

Pendant une heure, les chasseurs galopèrent sans trouver trace de l'ennemi.

Les Hadjoutes avaient disparu, et sans doute ils s'étaient repliés, un peu avant le jour, vers les montagnes de l'Atlas dont les cimes neigeuses brillaient à l'horizon.

Déjà les montagnes vertes qui entourent Blidah apparaissaient dans le lointain, et on n'avait plus à traverser qu'une forêt de chênes-lièges.

— Je crois bien, dit M. de G... à Nicolas, que notre expédition va ressembler à une promenade militaire. Une fois hors de ce bois, nous pourrions allumer les cigares.

— Ce pauvre Rossignol se sera trompé dans ses prédictions, répondit Nicolas en souriant.

— Et il a bien fait de s'en aller, ajouta M. de G... ; le commandant R... commença à se lasser de son ivrognerie et de son caractère indiscipliné.

La petite troupe arrivait à la lisière du bois de chênes.

Tout à coup Nicolas, qui chevauchait un peu en avant, arrêta brusquement son cheval.

— Qu'est-ce ? demanda l'officier,

— Un burnous blanc.

— Où ?

— Là, derrière cette broussaille...

En même temps, un éclair brilla, un nuage de fumée s'éleva au-dessus de la broussaille et une balle passa en sifflant au-dessus du képi de Nicolas.

M. de G... réunit la petite troupe.

— Mes amis, dit-il, les Hadjoutes sont en embuscade dans le bois, il faut leur passer sur le corps ou mourir.

Les chasseurs se serrèrent autour de leur chef, et, le sabre aux dents, le pistolet au poing, ils s'élançèrent au galop vers le bois.

Vingt coups de feu les saluèrent. Un seul homme fut atteint ; mais il ne fut pas désarçonné et ne perdit pas son rang.

Les Hadjoutes étaient plus de cent.

On les vit surgir un à un de chaque broussaille, engager une fusillade acharnée.

Les chasseurs ripostèrent à coups de pistolet d'abord ; puis ils mirent le sabre à la main. L'arme blanche sera toujours l'arme de prédilection du soldat français.

Le combat fut long ; les chasseurs tombaient un à un, mais ils faisaient payer chèrement leur vie et s'ouvraient un passage sanglant à travers les Arabes.

M. de G... et Nicolas ne se quittaient pas.

Il vint un moment où des dix hommes il n'en restaient plus que quatre. Le sous-lieutenant et le brigadier étaient du nombre. Le premier était porteur du message.

Les quatre chasseurs firent un effort désespéré, poussèrent leurs chevaux sur un gros d'Arabes, les culbutèrent et parvinrent à sortir de ce cercle de fer et de feu où leurs compagnons avaient trouvé la mort.

— Il ne s'agit plus de se battre, il faut arriver à Blidah ! cria M. de G...

Il montait un excellent cheval qui prit un galop furieux.

Nicolas et les deux chasseurs le suivirent.

Les Arabes s'étaient mis à leur poursuite.

De temps en temps, une balle sifflait ; les chasseurs se retournaient sur leur selle, faisaient feu à leur tour et continuaient leur course précipitée.

Mais les Arabes gagnaient du terrain.

Un des chasseurs fut démonté. Son cheval atteint d'une balle, s'abattit sous lui. L'autre le prit en croupe.

Cent mètres plus loin, le second cheval s'abattit et les deux chasseurs se trouvèrent à pied.

Alors M. de G... et Nicolas vinrent à leur secours.

Mais il était trop tard. Après une lutte de dix minutes, les deux malheureux soldats succombèrent, et M. de G... et Nicolas virent briller le yatagan destiné à faire de leurs têtes un sanglant trophée.

Déjà les maisons blanches et les orangers de Blidah apparaissaient dans le lointain, lorsque le cheval de M. de G... s'abattit à son tour.

— Cours à Blidah ! Vive la France ! s'écria l'intrépide jeune homme à Nicolas qui bientôt allait être le dernier survivant de l'héroïque petite troupe.

Mais Nicolas avait déjà mis pied à terre.

— Prenez mon cheval ! dit-il.

— Non, dit le sous-lieutenant.

— Il le faut, répéta Nicolas. Vous êtes un fils de famille, je ne suis qu'un paysan... il vaut mieux que vous viviez.

— Je ne le veux pas ! s'écria M. de G...

— Prenez mon cheval, ou nous sommes perdus tous deux ! insista Nicolas.

Ce fut une lutte de générosité entre eux.

Les Arabes approchaient et les balles pleuvaient autour des deux jeunes gens.

Mais enfin Nicolas l'emporta.

— Vous avez un frère, dit-il, moi, je n'en ai plus.

Le sous-lieutenant se jeta dans les bras du soldat, puis il sauta en selle et continua sa course furieuse.

Nicolas, à pied, le sabre au poing, adossé à un olivier, attendait tranquillement les féroces Hadjoutes.

Ceux-ci avaient perdu du temps à couper les têtes et à les accrocher aux palettes de leur selle.

Ils arrivèrent le sabre haut sur Nicolas, et ce dernier entendit que leur chef donnait un ordre.

Quel était cet ordre ? Nicolas ne savait pas l'arabe.

Mais il vit les Hadjoutes faire cercle autour de lui et cesser le feu.

Alors il comprit qu'on voulait le prendre vivant.

Et il se rua sur les Hadjoutes le plus près de lui, bien décidé à se faire tuer.

Mais l'ordre du chef était formel sans doute, car aucun coup de sabre n'atteignit Nicolas, et un Arabe ayant poussé son cheval sur lui, parvint à le renverser.

Nicolas se releva et tua l'Arabe d'un coup de sabre ; mais un autre cheval le heurta de son poitrail et il tomba de nouveau. Cette fois, on lui posa sur la tête un burnous qui l'aveugla un moment ; et ce moment suffit pour le désarmer et le garrotter.

En un clin d'œil Nicolas fut attaché solidement et jeté en travers d'une selle comme le porte-manteau d'un soldat. Puis les Arabes tournèrent bride et galopèrent vers l'Atlas.

Enveloppé dans le burnous, Nicolas, qui avait reçu dix blessures et perdait son sang en abondance, ne put voir où on le conduisait.

Cependant au bout de deux heures d'une course furibonde, les Arabes firent halte. Ils étaient en plein désert, mais s'étaient arrêtés à l'ombre d'un maigre bouquet de palmiers, au milieu duquel coulait un filet d'eau.

Alors seulement on s'occupa du prisonnier.

Le prisonnier était à moitié mort de fatigue.

On lava ses blessures, et un des Arabes qui paraissait versé

dans la science chirurgicale les pansa, après les avoir imbibés d'une sorte de baume qui calma la douleur presque instantanément.

À la conversation animée qui eut lieu entre ceux qui paraissaient être les chefs, Nicolas comprit qu'on tenait à lui conserver la vie.

Pourquoi ?

Les visages sanguinaires des Hadjoutes ne lui présageaient rien de bon, et si on ajournait sa mort, c'était sans doute pour le réserver à quelque épouvantable supplice. Après une halte d'une heure, les Arabes remontèrent à cheval, le prisonnier reprit sa place sur l'arçon d'une selle, et la petite troupe continua sa route vers le désert. Ce ne fut que le soir, bien après le coucher du soleil, qu'elle s'arrêta de nouveau.

Cette fois, les aboiements de plusieurs chiens, des cris de femmes et d'enfants apprirent à Nicolas qu'on arrivait à un campement. Quand on le débarrassa du burnous qui lui avait constamment couvert le visage, Nicolas se vit au milieu des tentes de la tribu. Les femmes se réjouissaient, les enfants touchaient avec curiosité les têtes sanglantes pendues aux arçons ; les chiens, qui flairaient le chrétien vivant, hurlaient avec fureur, et il fallait les maintenir à distance à grands coups de fouet.

On conduisit le prisonnier vers une tente qui était au milieu du campement et qu'à son apparence il comprit être celle du chef de la tribu.

Le chef attendait le prisonnier.

Nicolas vit alors un grand vieillard à barbe grise vêtu d'un riche burnous brodé d'or et la ceinture ornée de pistolets et de yatagans.

Cet homme haragonnait quelques mots de français :

— Chien, dit-il à Nicolas, les hommes de ma tribu ont bien fait de t'amener vivant devant moi, car il dépend de toi de racheter ta vie.

Nicolas demeura impassible.

— Ecoute bien, continua le chef : si tu veux me donner des renseignements précis sur la position des tiens, sur leur nombre et sur leurs projets, je te ferai grâce ; sinon, tu mourras.

— J'y suis préparé, répondit Nicolas.

— Mais tu ne sais pas à quel genre de mort je te destine, poursuivit le chef.

— Que m'importe ! fit le chasseur d'Afrique.

— Tu ne mourras point d'une balle, on ne te coupera point la tête avec un yatagan... non, dit le vieillard avec un sourire féroce, je te garde mieux que cela.

Nicolas ne sourcilla point.

— La nuit porte conseil, déclara le Hadjoute.

— Vous pouvez me faire mourir tout de suite, répondit Nicolas. Je ne dirai rien.

— Tu parleras demain, va.

Un sourire de dédain vint aux lèvres du soldat.

— Je compte te faire dévorer tout vivant par les chiens de la tribu, ajouta le chef.

— C'est une mort comme une autre, répondit Nicolas avec calme.

— En attendant, dit encore le chef, on va t'appliquer la bastonnade.

— Et il donna ses ordres, et le tchaous de la tribu arriva

(A CONTINUER.)

LA DUCHESSE DE NEMOURS

DEUXIÈME PARTIE

III

LA SALLE DES ENCHANTEMENTS.—(Suite.)

C'était le même mot : Salomon ! Salomon ! Salomon !

Tranquille regarda mieux et reconnut autour de lui ce paysage de convention, qui, suivant les idées du temps, représentait les abords de la Ville Sainte.

— Oui, oui, murmura-t-il en croisant ses bras sur sa poitrine, je pensais bien que l'on devait passer par-là, au début du dernier voyage. Ceci est Jérusalem et ces gens parlent de Salomon, le père de toute science. C'est naturel.

Comme les acclamations railleuses redoublaient autour de lui, il ajouta dans un mouvement de profond orgueil :

— On leur a dit que j'avais résolu les cinq problèmes et réduit à néant cinq sur sept des hypothèses principales. On leur a dit que j'avais franchi le troisième degré et qu'il ne restait rien qu'un voile plus frêle que la gaze, entre moi et la porte du ciel !

A mesure qu'il songeait ainsi, le sang montait à ses joues, le vent agitait derrière lui ses cheveux et il prenait l'air d'un inspiré.

La foule applaudissait, trouvant que le grotesque jouait supérieurement son rôle, — car il n'y a point d'inspiration qui tienne et puisse être prise au sérieux sur un visage surmonté d'un éteignoir immense et supporté par un grand corps ficelé gauchement dans une soutanelle râpée.

Après quelques minutes, la foule, qui voulait autre chose pour rire encore, demanda :

— Le sire enchanteur ne parlera-t-il point ?

Tranquille étendit son long bras maigre avec une dignité qui provoqua un tonnerre d'applaudissements.

— Je parlerai, prononça-t-il d'une voix solennelle. Où est votre roi Salomon, le prétendu sage des sages ? S'agenouille-t-il à cette heure devant l'idole de Bélial, qui a des oreilles de veau et qui lui enseigne le moyen de franchir le second degré ?

Les oreilles de veau eurent un succès effréné.

Tranquille avait grandi d'une coudée, et les compagnons de Tarchino remerciaient le hasard qui leur avait procuré un bouffon si parfait.

— Ecoutez, reprit Tranquille, votre roi Salomon ne viendra pas, il n'affrontera pas mon regard !

— Il n'oserait ! interrompit une voix dans la foule.

— Il n'oserait ! vous l'avez dit, répéta Tranquille d'un accent foudroyant, Il sait trop bien que je suis son seigneur et son maître, que j'ai réduit en poudre ces remparts énigmatiques qu'il avait élevés autour de la science. Il sait trop bien que j'ai conquis en Dieu, et sans renier ma foi, les grades qu'il avait demandés aux idoles impures...

— Holà ! cria un soudard qui était debout à l'entrée des bosquets réservés à la représentation des délices de la cour de Salomon, ce bonhomme n'est pas encore assez ivre ! descendons-le de son trône, mes camarades, et donnons-le aux dames juives, pour qu'elles nous le rendent en bon état !

Les femmes, chargées de remplir les rôles des esclaves de Salomon, regardaient la procession joyeuse à travers le feuillage

du salon de verdure. Les magiciens de la cour du sage roi étaient justement là en train de faire la répétition de leurs maléfices. Tout ce monde s'élança et entourra le braucard.

L'homme d'armes, Pierre, à qui spécialement Tarchino avait dit : « Garde-le-moi, » le livra aux femmes en disant à son tour : Gardez le nous. »

Et les juives s'emparant aussitôt de Tranquille, qui résistait de son mieux, l'entraînèrent dans la salle des miracles. La foule fit cercle à l'entour. Tranquille s'était débarrassé de son grand éteignoir, il était là, debout, au milieu de l'essaim folâtre, les cheveux épars et l'œil gravement ouvert.

— Vous pouvez me tenter, s'écria-t-il en croisant ses bras sur sa poitrine ; j'ai donné mon âme au Seigneur, je ne vous crains pas !

Il disait vrai, car dans cette pauvre tête ébranlée il n'y avait que des pensées pures comme celles qui habitent l'âme des saints.

Tout à coup les lumières qui éclairaient le salon de verdure s'éteignirent aux acclamations des spectateurs, et toute cette partie du jardin se plongea dans l'obscurité. C'était au moment où Jean le Blond, prêt à s'élançer au secours de Tranquille, avait été retenu par la blanche main de Marie d'Argennes.

On entendit un chant suave dans la nuit, et la brise du soir se chargea de tièdes parfums. Par-dessus le chant, la voix de Tranquille s'éleva disant :

— Je vous brave, filles de l'enfer, je ne vous crains pas, je suis plus fort que vous !

Les chants cessèrent, et dans l'ombre de rauques rugissements retentirent. En même temps une lueur rougeâtre sembla naître derrière la charmille et grandir peu à peu. L'art de la pyrotechnie, qui était encore dans l'enfance, produisait déjà des merveilles.

La lueur rouge se mit à pâlir, devint bleue, puis verdâtre, et l'on vit l'essaim des Juives, livides comme des spectres, s'éloigner lentement puis disparaître.

Tranquille était seul au milieu du salon : les rugissements redoublèrent.

Une gerbe d'artifice étincela au-dessus du feuillage ; la lueur verdâtre fut remplacée par un feu de couleur chaude et cuivrée qui montra des figures de monstres ouvrant leurs gueules béantes à toutes les entrées du bosquet. Dans la foule, il y eut plus d'un soldat, très-brave, qui frémit à cet aspect. Les monstres s'avancèrent lentement, tandis que la lumière revenant à son point de départ rougissait leurs crinières mobiles.

Il y avait des lions, il y avait des tigres, il y avait des panthères et d'énormes loups, à la gueule sanglante.

Les cheveux de Tranquille se hérissèrent sur son front pâle, mais il ne recula point.

— *Vade retro !* murmura-t-il seulement.

A ce mot, les monstres s'agitèrent, tournèrent sur eux-mêmes et firent d'effrayantes contorsions. Il paraît néanmoins que l'exorcisme n'était pas assez fort, car les monstres, après s'être remis de leur malaise, se prirent par les griffes et commencèrent autour de Tranquille une ronde réellement épouvantable.

Cette fois Tranquille pensa que ses oreilles étaient folles, car il crut entendre les monstres régler la mesure de leur danse infernale à l'aide d'une chanson à boire.

Quand la ronde fut finie, tous les monstres poussèrent un grand cri chacun selon sa nature : Le lion rugit, le loup hurla, la panthère frémit comme l'once, sa cousine, quelques chacals aboyèrent ou glairèrent, et le tigre prolongea un abominable rauquement. La foule se boucha les oreilles.

Tranquille, qui suait à grosses gouttes, vit alors marcher vers lui le lion d'un pas grave et magistral. Cette bête féroce, dont la taille était gigantesque, portait au cou une mince chaîne de fer à laquelle pendait un anneau doré.

Quand le lion se fut avancé jusqu'àuprès de Tranquille, qui était plus mort que vif, il se leva fort adroitement sur ses pattes de derrière et ôta sa chaîne sans difficulté. Puis il prit la parole en bon français et dit :

— Maître, ceci est l'anneau du roi Salomon.

Les habitués de la traverse voisine purent reconnaître dans la voix de ce monstre, la basse-taille du robuste Pavot qui était arrivé jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans sans battre sa femme :

Le lion passa la chaîne de fer au cou de Tranquille pétrifié, il y eut un second concert de cris, puis tous les animaux s'en allèrent en mesure, éclairés par un feu jaune qui pâlit et s'éteignit dans une nuance grisâtre.

Les chants recommencèrent alors au lointain, les girandoles se rallumèrent comme par enchantement et l'on vit revenir la troupe des Juives qui entra en dansant.

Mais à la vue de Tranquille, toutes les esclaves du roi Salomon s'arrêtèrent avec les marques de la plus profonde admiration.

— Seigneur ! Seigneur ! s'écria l'une d'elles, qui se nommait Bertrade, qui vous a donné ces habits magnifiques ?

Et toutes de joindre les mains en répétant :

— Oh ! les magnifiques habits !

Elles tournaient autour de lui, elles le contemplaient, elles énuméraient à haute voix les pièces de son costume qui était de soie et d'or, elles comptaient les pierreries de sa ceinture et de son diadème.

Tranquille se regarda de la tête aux pieds et ne vit rien que sa soutanelle pelée. Les spectateurs se tenaient les côtes.

Mais en se regardant de la tête aux pieds avec un étonnement croissant, Tranquille aperçut l'anneau d'or qui pendait à son cou et son étonnement cessa tout de suite.

— C'est l'effet de l'anneau de Salomon ! pensa-t-il.

Et pour se bien convaincre qu'il ne se trompait point, il mit l'anneau d'or entre ses lèvres, selon la tradition, et prononça tout haut.

— Je souhaite d'être invisible !

Il eut lieu d'être étonné de l'épreuve. A peine ces paroles furent-elles prononcées que les esclaves de Salomon se frottèrent les yeux toutes à la fois et se mirent à chercher comme des âmes en peine.

— Où est-il ? se demandaient-elles en courant de tous côtés, où est le grand enchanteur, notre respecté maître ? Tout à l'heure il était à cette place, maintenant nous ne le voyons plus !

Tranquille riait de bon cœur dans sa barbe. La foule comprenait à demi mot et riait plus fort que lui.

Mais la gravité de Tranquille ne pouvait s'amuser longtemps à ces plaisanteries ; il ôta l'anneau de ses lèvres et les femmes, faisant mine de l'apercevoir tout à coup, tombèrent à genoux devant lui.

— Voici notre bon seigneur revenu, s'écria Bertrade en feignant la plus vive allégresse, mes sœurs, fêtons son retour.

Tranquille ne les regardait plus ; il se recueillait en lui-même et savourait son triomphe.

Tranquille n'avait pas même, pour se défendre contre les illusions qui assiégeaient son esprit, sa pauvre raison de tous les jours. La fatigue avait brisé son corps, il ne se soutenait que par l'exaltation de la fièvre ; aussi croyait-il sincèrement et de toute son âme à la possession de l'anneau de Salomon.

Il se disait : « Je suis le fort des forts ; si je veux, cette foule qui est là va se prosterner à mes pieds, l'anneau s'est échappé des mains de son maître indigne et j'ai été choisi, moi, pour le posséder, parce que j'ai creusé loyalement et de mon mieux le fossé de la science ; parce que j'ai passé mes nuits et mes jours à demander à Dieu la clef de l'énigme éternelle, sans jamais m'adresser, si amer que fût mon découragement, si grande ma lassitude, au menteur ennemi des hommes ! Je suis récompensé, je n'ai désormais qu'à vouloir !

Le grand Œuvre, double et magnifique relation de ces deux désirs qui naissent et meurent avec l'homme : la vie et la richesse.

Cet homme, dont la vulgaire cohue se moquait, cet homme, qui servait de risée à une meute de soudards ou de valets, cet homme se sentait plus grand qu'un demi dieu.

— Je le veux ! murmura-t-il en élevant l'anneau vers ses lèvres. Il faut que le miracle soit accompli en ce lieu et à cette heure même !

Ses membres tremblaient et il sentait que la force l'abandonnait.

Trois désirs, la tradition disait qu'il suffisait de trois désirs pour épuiser le pouvoir de l'anneau du fils de David, et Tranquille, l'insensé qu'il était, avait dépensé déjà les deux tiers de cet inestimable trésor.

Une fois il avait dit : Je veux être invisible, une autre fois il avait ajouté : Je veux redevenir visible, et ce double vœu s'était réalisé à l'instant ; il ne lui restait plus qu'un coup à frapper. Prenez le plus humble des hommes et mettez-le dans cette position de choisir entre les souhaits de son âme, vous verrez s'il n'hésite pas !

Il n'y avait guère d'homme en ce monde qui fût plus humble que Tranquille et cependant, une fois la réflexion venue, Tranquille n'osa plus faire un choix entre ses désirs. Ce n'était pas pour lui qu'il aspirait si ardemment à la réalisation du grand œuvre, et cependant il sentit naître en lui un scrupule avec un remords, il se reprocha son égoïsme, il eut honte.

Car ce dernier vœu qui lui restait, il pouvait le formuler d'une manière plus précise et dire par exemple : Je souhaite que madame Isabelle et son fils soient rétablis en leur noblesse et puissance, je souhaite qu'ils soient heureux.

C'était la partie au lieu du tout, car la logique de Tranquille lui criait que la possession du grand œuvre impliquait tout cela.

Mais c'était formel et le génie inconnu, chargé d'exécuter les ordres que l'anneau de Salomon rendait obligatoires, ne pouvait subtiliser, comme font tous les génies, ne pouvait opposer à cette formule précise aucune fin de non recevoir.

La main de Tranquille se remit en mouvement et l'anneau se rapprocha un peu de ses lèvres. Hélas ! il regrettait bien ce splendide trésor qui était à portée de ses doigts et qu'il laissait là peut-être pour toujours dans les ténèbres de l'inconnu, — mais il aimait tant madame Isabelle et son fils Jean d'Armagnac !

L'anneau n'était plus qu'à quelques lignes de ses lèvres lors

quo la main de frère Tranquille s'arrêta encore. Cette fois le rouge que ses idées de triomphe avaient fait monter à ses joues fut remplacé par une subito pâleur, ses tempes devinrent humides.

— Mauvais père ! murmura-t-il, mauvais père !

Ses bras retombèrent le long de son flanc tandis qu'il ajoutait

— Tout aux uns, rien aux autres !

Ses yeux baissés laissèrent échapper une larme.

— Marion, pensait-il, ma pauvre femme ! ils n'ont jamais eu que tes prières pour les protéger ces enfants-là. Moi je ne pense à eux que par hasard et quand j'ai pensé à tout... Eh bien, Marion, ma femme bien-aimée, pardonne-moi. Cette fois la plus grande grâce que Dieu m'a faite et me puisse faire sera pour eux. Mon trésor, que je tiens là, entre mes doigts, je te le donne, Marion, à toi, à notre fils et à notre fille !

D'un geste brusque et comme s'il eut craint de se repentir trop tôt, il mit l'anneau entre ses lèvres et dit :

— Je souhaite de voir mes deux enfants, si Dieu les a gardés en cette vie !

Il se faisait un fracas tumultueux aux environs du salon de verdure, la foule s'agitait en criant. Le roi Salomon venait de faire son entrée.

Tranquille était à mille lieues de ce qui se passait autour de lui, il songeait uniquement à la réalisation de son vœu. Il ouvrit les yeux avec une terreur instinctive, car dans tout prodige, il y a l'élément redoutable.

Tranquille vit à quelques pas de lui un grand et beau jeune homme dont l'aspect remua toutes les fibres de son cœur.

— Mon fils ! mon cher fils ! telle fut sa première pensée.

Le grand et beau jeune homme avait l'estoc à la ceinture et le chaperon posé de travers sur une forêt de cheveux noirs bouclés, il écartait de la main la troupe folle des danseuses et marchait tout droit vers Tranquille.

— Prodiges ! prodiges ! pensait celui-ci ; Marion, ma femme, tu nous vois et tu es heureuse !

Jean le Brun, car c'était lui qui en avait fini avec ses promenades, vint prendre Tranquille par le bras.

— Allons, bonhomme, dit-il, que faites-vous là, au milieu de toutes ces créatures qui vous raillent ? Il y a quelqu'un qui vous aime et que j'aime, sans parler de certains souvenirs qui me sont venus ce soir et qui me font ressembler au prince Chéri des contes de Ma Mère l'Oie... Venez avec moi, je vais vous conduire en un lieu où personne, sur ma parole, ne se gaussera de vous !

— Et ma fille ? balbutiait Tranquille, elle est donc morte, puisque je ne la vois pas ?

Jean le Brun ne l'entendait point.

Le brouhaha redoublait en effet ; valets, pages, écuyers, gentilshommes et dames s'élançaient tous à la fois vers le palais du roi Salomon, où les appareils pyrotechniques de maître Anibal Cola faisaient merveille, et qui apparaissait maintenant, tout seul au milieu du paysage assombri, comme un château de diamant.

— Où est-il ? demanda en ce moment une voix derrière la charmille, où est ce fou que je vous ai donné à garder ?

La réponse de Pierre, de Raoul et des autres hommes d'armes de la compagnie de Tarchino se perdit dans le tumulte ; mais on pu ouïr la voix de Tarchino lui-même qui ajoutait :

— Voici venir l'heure où nous avons besoin de lui.

Les hommes d'armes firent irruption dans le salon de ver-

ture où il ne restait plus personne, sinon frère Tranquille et Jean le Brun.

— Oh ! oh ! s'écria Tarchino en les voyant l'un auprès de l'autre.

Un sourire méchant et à la fois inquiet plissa sa lèvre.

— Est-ce ainsi que nous obéissons à la consigne, maître Jean Roland ? s'écria-t-il. Do par Dieu ! mon mignon, vous ferez connaissance avec un eul de basse-fosse !

Jean le Brun avait touché son épée.

— Bien, bien ! grommela Tarchino, nous en pourrions venir là quelque soir ; au clair de la lune, mon mignon, car vous jouez un jeu qui ne me plaît guère. En attendant, demeurez en repos, ou gare à vous !

Il fit un signe, les hommes d'armes entourèrent Jean le Brun, l'épée à la main. Tranquille regardait tout cela d'un air ébahi. Quand il vit les estocs sortir du fourreau, il se saisit des deux bras de Tarchino.

— Qu'est-ce que vous voulez faire à cet enfant-là ? demanda-t-il en approchant son visage de celui de l'Italien et en le regardant fixement.

Tarchino se prit à rire.

— Eh bien, brave homme, dit-il, as-tu donc oublié ce que tu viens chercher ici ?

Tranquille lui lâcha le bras pour passer la main sur son front, en homme qui tâche de rassembler ses souvenirs.

— Chercher ici ? répéta-t-il, oui, oui... je suis venu chercher quelqu'un ici.

— Ton beau petit seigneur Jean, poursuivit Tarchino en l'entraînant vers le palais de Salomon.

Tranquille se laissait faire comme un enfant.

— Oui, répéta-t-il encore, mon petit Jean ! C'est vrai !

Mais il tournait la tête vers le salon de verdure et regardait toujours ce grand et beau jeune homme qu'il avait aperçu juste au moment où il demandait son fils et sa fille à la puissance mystérieuse de l'anneau de Salomon.

Il le regardait, et à mesure que l'éloignement rendaient pour lui moins distincte la figure espiègle de Jean le Brun, il croyait voir sortir de l'ombre le doux et tendre visage de Marion, sa femme. Il pensait :

— C'est mon fils, je le sens bien ! Moi qui m'accusais de ne pas l'aimer. Ah ! Seigneur Dieu, comme je donnerais ma vie pour la sienne !

— Ne t'inquiète pas, bonhomme, dit à ce moment Tarchino, il ne lui sera point fait de mal.

— Mais sa sœur ! pensait encore Tranquille, la puissance de l'anneau ne me l'a pas envoyée... Et il n'y a que les morts qui résistent à cela ! Est-elle morte ?

Ils arrivaient à l'espace resplendissant de lumière où les principaux personnages de la fête étaient réunis.

— Tiens, dit Tarchino en lui frappant brusquement sur l'épaule, vois si je sais tenir mes promesses... Regarde !

Il lui montrait du doigt, par-dessus les têtes de la foule, le cortège de la reine de Saba. Tranquille, ébloui par les lumières, regardait et ne voyait rien.

— Là... là ! reprenait Tarchino avec impatience, ce page à la blonde chevelure, qui tient la main de la troisième dame suivante, laquelle a une mantille d'azur et un chaperon de velours !

Tranquille était placé de manière à ne pouvoir distinguer le page à la blonde chevelure, mais son regard se porta sur la compagne du page.

Celle-ci allait disparaître ainsi que son chevalier dans le vestibule du palais de Salomon ; elle parlait avec une animation si vive qu'elle ne sut point prendre garde aux degrés qui précédaient le péristyle, son pied mignon trébucha contre la première marche et, dans l'effort qu'elle fit pour se retenir, son masque tomba.

Tranquillo poussa un grand cri de joie et baisa l'auneau de Salomon comme si c'eût été une relique sainte.

— Elle n'est pas morte ! Elle n'est pas morte ! dit-il en riant et en pleurant, j'ai retrouvé mes dix enfants ! Marion, ma pauvre femme, regarde mon cœur et vois si je les aime !

La compagne du pape à la blonde chevelure, avait rattaché son masque prestement ; Tarchino n'avait pas eu le temps de la reconnaître ; il examinait Tranquillo avec inquiétude et soupçon.

Celui-ci inclinait maintenant sa tête sur ses mains jointes et remerciait Dieu silencieusement.

— L'as-tu vu ? demanda Tarchino.

— Non, répondit frère Tranquillo, ce n'est pas lui que j'ai vu.

— Eh bien donc, reprit l'Italien qui l'entraîna de nouveau, entrons dans le palais, car il faut que tu le voies !

IV

LA JALOUSIE

Jean le Blond, costumé en page de la reine de Saba avec la vérité de style que nous avons dite, se promenait, de long en large, devant la principale entrée de la tente. Si quelqu'un avait remarqué notre beau jeune homme, alors qu'il était vêtu de sa casaque de gros drap et de son propre manteau, on doit penser que ce quelqu'un se serait étonné grandement de le retrouver sous sa brillante livrée ; ce n'était pas un bon moyen qu'on avait pris là pour le perdre dans la foule.

Mais les couleurs de madame Blanche étaient du moins un excellent porte-respect ; l'attention dont maître Jean le Blond était le but ne se traduisit qu'en regards curieux de la part des hommes, de la part des dames qu'en bienveillants sourires.

Une ou deux fois, pendant qu'il faisait ainsi faction, le souvenir de Jean le Brun lui vint et il regarda tout autour de lui pour voir s'il n'apercevrait pas au loin son aventureux compagnon, mais Jean le Brun était occupé de son côté à quelque besogne sans doute fort importante et Jean le Blond avait, Dieu merci, autre chose à penser.

Sa pauvre jeune tête éclatait tant elle était pleine.

Au bout d'une demi-heure, qui lui sembla longue comme un siècle, des fanfares retentirent dans la direction du château de la Marche. Toute la partie du paysage qui environnait le palais de Salomon s'illumina tout à coup ; en même temps le perron du château, exhaussé et prolongé, se couvrit d'une foule de seigneurs et de lévites dans tout l'éclat de ce costume de fantaisie que l'ordonnateur des fêtes données par Olivier de Graille avait choisi pour représenter le costume hébreu, au siècle du fils de David.

Une armée d'esclaves descendit portant des flambeaux à trois branches et fit pénétrer la lumière dans les massifs les plus profonds ; les guerriers, les scribes et les prêtres se rangèrent en double haie le long des marches, un grand éclat se fit ; et l'on vit apparaître, comme au milieu d'une gloire sur le degré le plus élevé du perron, le roi Salomon en personne.

Tous les assistants mirent leurs mains au-devant de leurs yeux, suivant la coutume orientale, pour éviter d'être aveuglés par la présence soudaine de ce soleil ; le niveau de la foule

s'abaissa comme par enchantement parce qu'il n'y eut pas une tête qui ne s'inclinât, pas un genou qui ne s'empressât de fléchir.

Ce mouvement fit remarquer, au plus épais de la foule bigarrée, une espèce de tache sombre parmi tous les costumes voyants et brillants : il y avait là un groupe composé de douze personnes toutes habillées de noir. Le groupe s'était perdu jusqu'alors dans la profondeur de la presse, mais, quand l'assistance entière se prosterna, le groupe resta debout et sembla ainsi saillir hors de cette mer humaine.

Il y eut bien des chuchotements à l'entour, on n'avait point oublié les douze chevaliers qui étaient entrés les derniers et presque de vive force au moment où le pont-levis allait tendre ses chaînes.

La conduite de ce quadrille, aux couleurs lugubres, répondait à son entrée mystérieuse. Depuis que les douze chevaliers noirs étaient dans la fête on ne les avait pas vus se séparer un seul instant ; ils ne communiquaient avec personne, et quelques femmes ayant pris la hardiesse de leur demander quel rôle ils jouaient dans la comédie, celui qui paraissait être le chef du quadrille répondit laconiquement :

— Votre roi Salomon va bien le voir !

Quoi qu'il en soit, le roi Salomon, quand il se montra entouré d'une gloire éblouissante et vêtu de cette blanche tunique qui faisait l'admiration du peuple hébreu, le diadème au front, le sceptre à la main, le glaive de justice à la ceinture, le roi Salomon méritait bien l'hommage qu'on lui rendait.

Il était beau, suivant l'histoire sacrée, mais messire Olivier de Graille, qui portait aujourd'hui son nom et sa couronne, ne lui cédait en rien sous ce rapport.

(A CONTINUER.)

Comment le 2 Janv. 1880. — (No. 1.)

DÉMÉNAGEMENT

Le ou vers le 1er Mai prochain, le "FEUILLETON ILLUSTRÉ" déménagera au No 60, rue St. Gabriel, second étage.

Il ne nous reste plus maintenant qu'un très-petit nombre de copies du *Feuilleton Illustré* depuis sa naissance ; à l'avenir nous ne pourrions fournir la file qu'aux personnes qui prendront un abonnement. Nous engageons nos amis à se presser.

Toute personne peut s'abonner directement à notre bureau, en envoyant son nom et son adresse avec le montant de sa souscription.

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

ABONNEMENT—Un an	\$1.00
" Six mois	0.50
" Trois mois	0.25
" Le numéro	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront se charger de la vente de notre journal, nous leur enverrons 10 centimes de plus, payable à la fin de chaque mois. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Assistés après réception du nom, de l'adresse et du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal tel qu'il est reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : FEUILLETON ILLUSTRÉ, Boite No. 1936.

HOULE & CIE, PROPRIÉTAIRES

8, Rue Ste. Thérèse, Montréal